

Vivant Denon

DU MÊME AUTEUR

- Le Duc de Richelieu, un sentimental en politique, 1766-1822*, Paris, Perrin, 1990 (rééd. 2009). Grand prix Gobert de l'Académie française.
- Brèves Machineries du silence*, Paris, Le Cherche Midi, 1995.
- Talleyrand. Le prince immobile*, Paris, Fayard, 2003 (rééd. 2006) ; Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2015. Prix de la Fondation Napoléon ; prix Thiers de l'Académie française ; sélectionné parmi les 10 meilleurs livres de l'année 2003 par *Le Point*.
- Lettres d'un lion. Correspondance inédite du général Mouton, comte de Lobau, 1812-1815*, Paris, Nouveau Monde Éditions, coll. « La bibliothèque Napoléon », 2005.
- L'Histoire à rebrousse-poil*, Paris, Fayard, 2005 ; Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2014.
- Un groupe d'hommes considérables. Les pairs de France et la Chambre des pairs héréditaire de la Restauration, 1814-1831*, Paris, Fayard, 2006.
- Mémoires et correspondances du prince de Talleyrand*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2007.
- Cent-Jours. La tentation de l'impossible, mars-juillet-1815*, Paris, Fayard, 2008 ; Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2014 (rééd. 2021). Grand prix Chateaubriand de la Vallée-aux-Loups ; prix des Écrivains combattants.
- Félicie de Fauveau. Portrait d'une artiste romantique*, Paris, Robert Laffont, 2010 ; coll. « Documento », 2013.
- Talleyrand. Dernières Nouvelles du Diable*, Paris, CNRS Éditions, 2011 ; coll. « Biblis », 2017. Prix Du Guesclin ; prix des Ambassadeurs.
- Entre deux rives. Dix écrivains devant la mort*, Paris, L'Iconoclaste, 2012 ; rééd. *Fins de partie*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2016.
- Fouché. Les silences de la pieuvre*, Paris, Tallandier/Fayard, 2014 ; Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2018 (rééd. 2021). Prix spécial du prix de la biographie politique ; prix de la meilleure biographie LIRE ; prix du Nouveau Cercle de l'Union ; prix André Castellet ; prix Essai France Télévisions ; prix du Mémorial d'Ajaccio.
- C'est la Révolution qui continue*, Paris, Tallandier, 2015 ; rééd. *Penser la Restauration, 1814-1830*, Paris, Tallandier ; coll. « Texto », 2020.

Suite en page 469

Emmanuel de Waresquiel
de l'Institut

Vivant Denon
1747-1825
L'aventurier du Louvre

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

Couverture : Portrait de Dominique-Vivant Denon,
attribué à Pierre-Narcisse Guérin, vers 1795.

© Musée Denon, Chalon-sur-Saône.

© Éditions Tallandier, 2026
7, cité Paradis – 75010 Paris
www.tallandier.com

Au prince Pierre Wolkonsky.

À François et Marie-Anne Vachey.

*« Il y a... il y a un masque sur les visages qu'on croit
les mieux voir. »*

André BRETON, *Point du jour*.

*« Pourquoi n'écirait-on pas les mémoires des choses,
au milieu desquelles s'est écoulée une existence
d'homme ? »*

Edmond de GONCOURT, *La Maison d'un artiste*.

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS. <i>Point de lendemain</i> . Par où je découvre Vivant Denon.....	13
INTRODUCTION. Dominique-Vivant Denon emporté par le temps.....	23
1. Une enfance silencieuse.....	39
2. Paris au temps du plaisir de vivre.....	47
3. Un gentilhomme dessinateur.....	53
4. Voltaire au débotté.....	61
5. Une vie à l'eau-forte.....	67
6. Portrait de l'artiste dans un miroir.....	75
7. Un voyage initiatique.....	79
8. Rêves de ruines.....	91
9. Tribulations pétersbourgeoises.....	95
10. « Négociier sur un volcan ».....	101
11. Échappée belle italienne.....	115
12. Un amour sur la lagune.....	125
13. Mélancolie de l'exil.....	141
14. David, Denon et la Terreur.....	149
15. La vie, tout simplement.....	163
16. Denon « l'Égyptien ».....	173

17. Avec Desaix à la poursuite de Mourad Bey	179
18. « Le plus beau jour de mon voyage »	187
19. Qu'est-ce qu'un best-seller en 1802 ?	195
20. Égyptomanie.....	203
21. Les Beaux-Arts en héritage	213
22. Le Muséum central des arts avant Denon.....	225
23. Napoléon, « l'astre brûlant »	239
24. Dans un nuage d'encens.....	245
25. « On écrit l'histoire de l'empereur, et moi je la dessine »	253
26. Denon et les artistes. Je t'aime, moi non plus	263
27. « Le plus beau musée du monde »	277
28. Un musée pour Denon, un palais pour Napoléon	285
29. « <i>Aquila rapax</i> »	295
30. Avec Goethe et Humboldt	303
31. Denon et le <i>Cid Campeador</i>	309
32. La renaissance des « peintres bizarres »	313
33. À cheval sur deux régimes	321
34. « Je vois démolir ma vie »	333
35. « C'est mon sort d'avoir un cabinet »	351
36. S'inventer une vie	371
37. Fin de partie	377
GÉNÉALOGIE.....	383
NOTES	385
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.....	441
REMERCIEMENTS.....	449
TABLE DES CRÉDITS ICONOGRAPHIQUES	451
INDEX DES NOMS DE PERSONNES	455

AVANT-PROPOS

Point de lendemain.

Par où je découvre Vivant Denon

Il est des personnages sur lesquels on a beaucoup écrit et qui restent mystérieux. De ceux que l'on rencontre par hasard et qui ne vous quittent plus par la séduction de ce qui les habite de génie, d'ombres, d'étrangeté et de secrets. Des êtres à part, de ces êtres en partie double qui inventent à mesure les règles de leur vie, « devins, complexes et successifs », comme le disait Dorothée de Dino de son oncle Charles-Maurice de Talleyrand.

Dominique-Vivant Denon, dont la vie commence en 1747, sous le règne de Louis XV, et s'achève, soixante-dix-huit ans et quelques régimes plus tard, sous celui de Charles X, en 1825, est de ceux-là. J'ai longtemps ignoré son existence. Je n'avais qu'une vague idée de son rôle éminent sous l'Empire à la tête des Beaux-Arts de Napoléon. Je me souviens d'avoir mis la main pour la première fois sur l'un de ses livres en 1995, à la librairie des Presses universitaires de France à Paris, place de la

Sorbonne, à l'époque où celle-ci existait encore. C'était une édition moderne des quelques dizaines de pages de sa courte nouvelle *Point de lendemain* publiée confidentiellement pour la première fois en juin 1777, peu après l'avènement de Louis XVI, dans les *Mélanges littéraires ou Journal des dames* alors dirigé par un auteur de poésies et de pièces légères bien oublié aujourd'hui, Claude-Joseph Dorat. La nouvelle n'était pas signée sinon par des initiales énigmatiques et très stendhaliennes – « M.D.G.O.D.R. » – que d'aucuns traduiront plus tard par : « M. Denon gentilhomme ordinaire du roi. »

Denon avait alors tout juste trente ans. Issu d'une famille aisée et quasiment anoblie, il avait quitté sa Bourgogne natale pour Paris dans les années 1760 pour y écrire, y apprendre à dessiner et à graver, s'y montrer et y réussir. L'édition que j'avais achetée était publiée sous son nom dans la collection « XVIII^e siècle » de Desjonquères, aux couvertures blanches bordées des deux frises horizontales bleu et or qui la faisaient reconnaître entre toutes. On avait choisi de l'illustrer en son centre par un détail du célèbre portrait peint par François Boucher en 1751 de Marie-Louise O'Murphy, dite « la Morphise », la plus sulfureuse des maîtresses de Louis XV. On y voyait un bout de pied nu dans un luxe de tentures jaunes et de draps froissés, mais je savais pour le connaître déjà ce que le tableau pris dans son entier et qui montre la Morphise nue, allongée sur un sofa, les fesses à l'air, les cuisses à demi écartées, pouvait dégager d'érotisme et de volupté.

La cause était entendue. *Point de lendemain* devait être un conte érotique et peut-être est-ce pour cela que j'avais eu l'envie, sans en connaître l'auteur, de l'acheter.

J'allais découvrir par la suite d'autres versions tout aussi anonymes du même récit publiées successivement et probablement pour certaines avec l'accord de Denon lui-même en 1780, en 1794 dans une version licencieuse, en 1812 avec quelques modifications. Même Balzac se l'approprie, en 1830, dans sa *Physiologie du mariage*, et s'en sert comme d'un argument à l'impuissance des hommes incapables de résister aux « trames ourdies par les femmes ». Le texte, connu seulement de quelques initiés, a longtemps été attribué à Dorat. Il faut attendre deux éditions tardives, en 1866 et 1876, pour qu'il soit enfin restitué à son véritable auteur¹. Ce dernier n'en était pas beaucoup mieux connu pour autant. André Breton, qui fait l'acquisition de l'édition de 1876 à New York en décembre 1941, note sur la page de titre : « *Point de lendemain* dont l'auteur porte un nom bizarre dans l'obscur signalisation terrestre². »

Le texte est aujourd'hui presque célèbre. On compte trois éditions récentes et plus d'une dizaine d'autres rien qu'au siècle dernier, sans compter les traductions³. Les gravures qui les accompagnent donnent une idée de l'humeur et des fantasmes plus ou moins érotiques de leurs illustrateurs, de l'esthétisme sensuel très modern style des Années folles aux nudités froufrouantes « à la Louis XV » de l'après-guerre⁴.

D'une édition à l'autre, l'incipit du texte comporte quelques variantes et c'est bien celui de 1812, dans la réédition de Desjonquères, que je préfère, au point de le connaître par cœur : « J'aimais éperdument la comtesse de ***, j'avais vingt ans et j'étais ingénu ; elle me trompa ; je me fâchai ; elle me quitta. J'étais ingénu, je la regrettai ; j'avais vingt ans, elle me pardonna ; et comme j'avais vingt ans, que j'étais ingénu, toujours trompé mais plus quitté, je me croyais l'amant le mieux aimé, partant le plus heureux des hommes⁵. »

Le ton est donné. On est là en plein cœur du XVIII^e siècle galant de l'ennui, de la gratuité, de la conquête et du jeu, loin, très loin du ravage des passions qui marquera de sa folie le siècle suivant. L'ingénuité, bien sûr, n'y est que d'apparence. Un jeune homme amoureux se laisse séduire un soir d'opéra par la meilleure amie de sa maîtresse, M^{me} de T. Elle l'enlève, le conduit à sa campagne au rythme des chevaux et se déshabille à mesure. Le décor est planté. « La nuit était superbe ; elle laissait entrevoir les objets, et semblait ne les voiler que pour donner plus d'essor à l'imagination⁶. » Le velours de la nuit, la magie des lieux, les changements baroques des scènes successives – un château, un pavillon, un boudoir, une grotte – donnent à tout le récit les allures d'une pièce à transformation. Un décor, un subterfuge, une illusion, le songe éveillé d'une nuit d'été. Quelques heures d'éblouissement placées sous le sceau du secret. Le lendemain matin, tout rentre dans l'ordre des apparences. Les bienséances sont sauvées. Le lecteur a oublié la faiblesse des hommes, la jalousie et la vengeance des femmes. Le mari de M^{me} de T. ne sait pas qu'il a été trompé et son amant n'est pas celui que l'on croit. Les miroirs servent à cela. On n'est jamais sûr de ce qui s'y reflète. Le conte s'achève sur une pirouette du narrateur qui sonne comme une antiphrase : « Je cherchai bien la morale à toute cette aventure, et... je n'en trouvai point. »

À première vue, l'auteur de *Point de lendemain* est un homme de son temps, un écrivain des plaisirs débusqués, de ceux qui ont la vanité des « bonnes fortunes », qui s'adonnent à la volupté pour échapper à l'ennui, qui confondent les sens et le cœur, l'amour et le plaisir. « On aime à droite, on aime à gauche, on aime un peu, beau-

coup, passionnément, point du tout », note quelque part le prince de Ligne à propos de ses contemporains⁷. « Prendre », « avoir », « enlever », voilà les termes du combat. Et, en effet, les gravures érotiques que Denon publiera plus tard sous la Révolution peuvent nous le laisser croire. Je pense à la série des six saynètes qui montrent les épisodes de la vie d'un couple – le désir, la possession, la séparation – comme une valse triste, comme *La Ronde* des amantes de Schnitzler qui toujours recommence. Le titre de la gravure aux accents dérisoires le dit bien, d'ailleurs : « Le roman universel. » Je pense à bien d'autres scènes beaucoup plus crues⁸.

La virilité semble l'avoir fasciné et pourtant, à lire attentivement *Point de lendemain*, presque rien n'est dit de l'amour physique et de la nudité des corps. C'est ainsi que son auteur fixe les vertiges du plaisir, par des silences. Ses lettres et ses récits de voyage que j'allais découvrir plus tard m'en donneraient bientôt la certitude. Je n'avais pas affaire à un libertin mais à une sorte d'éternel amoureux à la recherche de la femme idéale, de celles qui ne sont belles qu'en imagination et plus désirables encore quand elles vous échappent. « Blanche comme un lis, avec de grands yeux bleus tendres et nobles », écrit-il de sa rencontre à demi rêvée d'une jeune paysanne entraperçue dans un village des Alpes⁹. Et plus loin : « Mon attendrissement était arrivé jusqu'aux larmes. » Avec lui, l'inatteignable sylphide des imaginaires romantiques n'est jamais loin. Don Juan peut se rhabiller devant la statue du Commandeur.

Point de lendemain n'est pas un récit libertin et encore moins une nouvelle érotique, c'est un conte moral, un roman d'initiation, une leçon d'éducation sentimentale conduite de main de maître par l'intelligente et séductrice

M^{me} de T. C'est elle qui mène la danse, ment, manœuvre, gronde, se rapproche, tire les fils de la conversation en vue de l'aventure nocturne qu'elle prépare. « C'est une grâce pour les manières, dit-elle de sa rivale comme si elle parlait d'elle-même : elle attire, elle échappe. Combien je lui ai vu jouer de rôles¹⁰. » Ici le plaisir l'emporte sur la conquête, la lenteur des prolégomènes de l'amour sur l'acte lui-même. L'amour est dans ses commencements, l'amour est dans l'esquive et le jeu beaucoup plus que dans son couronnement. Lorsqu'ils ont le sentiment d'avoir franchi trop vite les étapes de leur carte du tendre, le narrateur et sa maîtresse d'une nuit se reprennent. « Tout ceci avait été un peu brusqué. Nous sentîmes notre faute. [...] Trop ardent, on est moins délicat. On court à la jouissance en confondant tous les délices qui la précèdent¹¹. »

À lire Denon, la séduction est à la possession ce que les rêves de la nuit sont aux réveils des matins blêmes. Et c'est précisément parce que l'attente compte plus et mieux que son dénouement que sa nouvelle est aussi un défi lancé au temps, une parenthèse, un trou dans le mur, une fenêtre ouverte sur une chambre vide. On n'y trouve ni passé ni avenir, seulement la nuit et le moment. L'immobilité est propice aux souvenirs. Je ne sais si vous en avez fait l'expérience, mais je suis de ceux qui dans la rue ralentissent le pas et la cadence lorsque me viennent un songe ou une idée. Les souvenirs c'est le temps au ralenti. Dans *Point de lendemain*, la nuit n'en finit pas de s'achever. On la traverse, conduit par M^{me} de T., par séquences discursives, du château au parc et au pavillon de la terrasse, puis à nouveau à travers le parc, du pavillon au château, au cabinet de glaces et à la grotte. C'est une nuit à retardement comme sublimée par la lenteur qui dispense du temps. « Je suis,

en rêvant à mon personnage, passé, présent et à venir¹² » fait dire Denon à son narrateur comme si ce dernier était condamné à rester éternellement jeune. Cette façon d'élu-der le temps, de lui échapper, de le conjurer allait m'en apprendre par la suite beaucoup sur le personnage encore mystérieux pour moi qui avait écrit ce conte, m'en donner l'une des clefs. Tout comme la pente de ses chimères, tout comme son goût du secret.

« Tu vivras caché », dit Épicure à ses disciples. Milan Kundera, qui bien avant moi tenait déjà *Point de lendemain* pour un chef-d'œuvre, a raison de faire du narrateur du conte le premier véritable héros épicurien de la littérature libertine du XVIII^e siècle¹³. Épicure, le philosophe grec de la « mesure », ne recommande que des plaisirs prudents et modestes. Il n'est, selon lui, pas d'autres moyens de s'approcher du bonheur et d'éviter la souffrance¹⁴. J'avais lu, bien avant Denon, Laclos et Sade. Dans les *Liaisons dangereuses* tout est conquête, victimes et victoire. Rien n'est caché. Le pacte diabolique passé entre Valmont et la marquise de Merteuil, leurs lettres, leurs stratagèmes, tout est révélé. Et c'est cette publicité même qui conduit Valmont au duel et à la mort, la marquise à la ruine et à la fuite. *Point de lendemain* est un conte des ombres et de la nuit. Ses personnages n'ont pas de nom mais seulement des initiales. Le livre lui-même, resté longtemps anonyme, est à l'image de ce qu'il raconte. J'en eus très vite la conviction, le secret était bien la clef qui conduisait à ce conte enchanté et peut-être aussi à la vie de son auteur. « La discrétion est ma vertu favorite, promet le jeune favori des dieux à M^{me} de T. ; on lui doit bien des instants de bonheur¹⁵. »

J'avais aimé dans le narrateur du conte de Denon – à l'évidence son double – ce qu'il me laissait voir de son ingénuité, de son trouble, de la délicatesse et des mille nuances de ses sentiments. J'avais aimé le magnétisme des lieux enchantés de son aventure, comme si, par un effet d'osmose, il en prenait à mesure le ton et l'esprit. Dans *Point de lendemain*, les paysages, leurs formes, leurs reflets, leurs couleurs comptent autant sinon plus que ceux qui les habitent. Je me souviens même à ce propos de m'être posé la question de savoir si par hasard son auteur n'aurait pas été peintre.

J'avais été séduit surtout, avant même d'en savoir plus sur ce dernier, par son style. On le sait, le style n'existe que par la parfaite maîtrise des éléments propres à l'écrivain : un état d'esprit, un tempérament, un caractère, le climat particulier d'un être, sa température, ses goûts et ses humeurs. Son corps et sa peau aurait dit Roland Barthes¹⁶. C'est en cela qu'on le reconnaît et qu'il est unique. L'homme s'avoue – ou se trahit – à travers son style. On se souvient de la proposition de Buffon, le célèbre naturaliste, qui a fait couler beaucoup d'encre : « Le style est l'homme même¹⁷. » Celui de *Point de lendemain* est soumis à la retenue et aux nécessités de la clarté, sobre, rapide, sans sauce ni fioritures. Denon s'adresse à son lecteur comme à un complice, change sans cesse de position et de ton, pratique l'ellipse, emprunte des raccourcis, donne à ses mots des effets de contraste et de pente par des échos rythmiques et de répétitions, par la structure souvent ternaire de ses phrases. « On désire, on ne voudrait pas [...] ... on adore... on ne cédera point... on a cédé¹⁸. » On dirait qu'il danse en écrivant. Il nous essouffle en le lisant. Léautaud s'en serait réjoui s'il l'avait lu comme il a lu Stendhal. Des phrases courtes, du

AVANT-PROPOS

mordant, de la vitesse, des silences, pas un mot qui dépasse l'autre. De la tendresse aussi, en une sorte de laisser-aller discret des sentiments. « C'est toujours sous le charme qu'il faut chercher le naturel et le vrai¹⁹. »

Denon a le charme du paradoxe et de l'impertinence. Il est le premier à se moquer de ceux de ses contemporains qui l'ennuient et écrivent trop. À l'un d'entre eux qui l'avait un peu bousculé à une soirée chez le prince de Beauvau, il dira dans un sourire : « Ce sont vos dix-huit volumes qui me sont tombés sur le pied²⁰. » Denon n'a pas écrit dix-huit volumes, loin de là. Ce n'est pas par ses livres qu'il est le mieux connu. Le hasard nous met sur les pistes qui lui plaisent. C'est par eux que je l'ai découvert.

J'avais aimé son style. J'allais aimer l'homme.

INTRODUCTION

Dominique-Vivant Denon emporté par le temps

Dominique-Vivant Denon n'est pas seulement éminemment romanesque. Sa vie multiple et diverse ressemble à un rébus. Il appartient à cette catégorie très particulière des personnages de l'Histoire qui pratiquent l'esquive et portent des masques. De ceux qui se sont sans cesse réinventés, par jeu, par pudeur, pour le plaisir de brouiller les pistes, peut-être aussi pour avoir douté d'eux-mêmes. La postérité est mauvaise fille. Il fallait lui faire bonne figure et entrer sans attendre dans la légende. Il a été, aurait dit Sainte-Beuve, « l'homme de la composition d'une vie ».

Les personnages auxquels on décide de consacrer un livre ne vous tombent jamais dessus à l'improviste. On passe un certain temps à rôder autour d'eux avant de les empoigner. Après avoir lu son conte, j'allais découvrir que non content d'être un écrivain, il était aussi artiste, collectionneur de génie et sous l'Empire le quasi-directeur des Beaux-Arts de Napoléon, j'allais le croiser à plusieurs reprises à chaque fois différent. Avec une chère amie de famille, Roseline Bacou, qui avait dirigé dans les années 1980 le Cabinet des

dessins du Louvre et en avait le culte, avec l'historienne de l'art Marie-Anne Dupuy-Vachey qui le connaît mieux que personne pour lui avoir consacré, à l'initiative de Pierre Rosenberg, une grande et belle exposition au Louvre. On s'intéresse à quelqu'un et tout à coup on ne cesse plus de le rencontrer.

J'allais bientôt voyager avec lui, à la cour de Catherine II en Russie, à celle de Ferdinand IV à Naples où il représente le roi de France avant la Révolution, à Venise, en Sicile entre deux temples et sur l'Etna, au bord du Nil devant les Pyramides, à Vienne, à Berlin, à Burgos, entre deux batailles, sur les pas de Napoléon. Et bien sûr à Paris avec Napoléon lui-même et au Louvre dont il a fait le plus grand musée du monde. Qui se souvient encore de lui devant le pavillon qui porte son nom au centre de l'aile sud de la cour Napoléon ? J'allais même être l'un de ses éditeurs en publiant chez Perrin, en 1997, l'une des versions de son *Voyage au royaume de Naples*.

Insensiblement, je me suis attaché à lui comme à un double d'Henri Beyle, comme si ce dernier, que je lis depuis toujours, m'avait conduit à sa manie des acronymes, des anagrammes, des noms d'emprunt et, partant, au plaisir de se cacher. On le verra, l'un et l'autre se connaissaient et s'appréciaient. Il y avait là de quoi me plaire. Denon c'est Stendhal par l'ambition et le secret, par le charme peu commun d'un tempérament libre et hardi. Ils se ressemblent en plus d'un point. Tous les deux refusent de se marier à l'époque des alliances de famille, des calculs et des intérêts qui faisaient dire à Chamfort que le mariage était « une indécence convenue¹ ». Tous les deux cultivent un égotisme d'entomologiste maniaque et fiévreux. Ils détestent tous

les deux l'humidité, le froid et l'ennui. On se souvient de ce passage de Beyle dans l'une des lettres à sa sœur, à la fin de l'Empire : « Je préfère écrire des folies plutôt que de porter un habit brodé à 800 francs. » Denon a aimé les deux, les folies et le costume. L'indépendance et la gloire. Il appartient à cette génération des Lumières sur laquelle je ne cesse de m'interroger. Par quel détour et pour quelles raisons des esprits indépendants et frondeurs finissent-ils par se jeter dans les bras de Bonaparte jusqu'à servir avec ardeur l'Empire autoritaire ? Libre d'obéir : l'équation a de quoi séduire. On ne s'intéresse pas impunément aux soubresauts d'un siècle qui conduit 26 millions de Français droit à la Révolution puis à Napoléon sans croiser un spécimen de cette envergure.

Je pense aux mots de Chateaubriand en ouverture des *Mémoires d'outre-tombe* : « Je me suis retrouvé entre deux siècles comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles². »

Denon appartient autant au XVIII^e qu'au XIX^e siècle. Il a quitté l'un sans abandonner tout à fait l'autre. Certains se sont perdus en route, pas lui. Il a servi tous les régimes tantôt en diplomate, tantôt en artiste ou en directeur des Arts : Louis XV, Louis XVI, la Convention nationale, le Directoire, Bonaparte, Napoléon et Louis XVIII sous les deux Restaurations. Il a même été l'un des hommes les plus puissants de l'Empire, au moins dans les domaines de l'art et des musées. Les étonnants méandres politiques de sa vie, de la cour de Versailles au Comité de salut public de la Terreur et aux fastes de l'Empire, ce qu'on lui doit d'avoir été, de 1802 à 1815, le premier « patron » du musée

du Louvre, me le rendaient incontournable. Le suivre d'un régime à l'autre, c'est lire un manuel de survie par temps d'orage. Comme nous aujourd'hui, il a vécu une époque de formidable accélération du temps. Il fallait courir, s'adapter à la Révolution et au monde nouveau qu'elle inventait. Et au bout du bout laisser de soi une image qui précisément résiste au temps. Les périodes de grande instabilité, l'avènement brutal – en 1789 – d'une société qui désormais adopte l'égalité pour principe conduisent immanquablement à des questions de cohérence et de légitimité.

Par les vertiges d'une trajectoire hors du commun, par le secret de ce qui l'anime, sa vie a des allures noctambules. On croirait lire les chapitres d'un roman à clef. Si cela n'avait pas suffi, la passion de la peinture, la poésie des voyages, la puissance de rêve des objets qu'il a collectionnés toute sa vie l'auraient tôt ou tard mis sur mon chemin. Denon est un infatigable chasseur de beauté. La biographie de Jeanne du Barry que je venais d'achever me donnait d'autant plus l'envie de lui consacrer un livre, ne serait-ce que par des continuités de sociétés, de goûts, d'époques et de collections.

Au fur et à mesure que j'en apprenais un peu plus sur lui, j'avais le sentiment d'en savoir un peu moins. Plus je m'en approchais, plus il m'échappait. Je découvrais un jour un être précis, pugnace, méthodique, ayant le goût du pouvoir et du commandement ; le lendemain, un Figaro de comédie, bateleur, espiègle et facétieux jusqu'au mensonge ; le jour d'après, un tendre, un sentimental, élégiaque et sensible. Denon est de ceux qui pratiquent avec grâce l'art du camouflage, de ceux qui cachent leurs fragilités par un mot d'esprit et se rassurent par les voies du mouvement

et de l'ambition. Un fils des Lumières, de la nature et de la raison, sceptique et franc-maçon, devenu romantique par effraction. Il n'a cessé de se raconter en mille personnages divers : en libertin, en diplomate, en voyageur encyclopédique, en moraliste, en aventurier, en soldat, en collectionneur boulimique, en archéologue, en savant, en administrateur des arts jusqu'à devenir le propagandiste enthousiaste de la gloire de Bonaparte, qui, devenu Napoléon, fera sa fortune, et partant sa propre gloire.

Sa véritable œuvre d'art, c'est sa vie. Il y a décidément chez lui quelque chose de Circé, la déesse des métamorphoses, quelque chose de Janus, le dieu des commencements et des fins, des choix, des passages et des portes. Le jeune Narcisse aussi lui fait signe. Peut-être est-ce parce qu'il était aussi laid que Narcisse était beau qu'il survécut à la tentation permanente de se regarder dans un miroir. Il s'est mis en scène en multipliant ses portraits jusqu'à brouiller son image avec autant de soins et d'insistance qu'il avait cherché à se réinventer dans ses livres.

Comment règne-t-on sur l'une des périodes les plus riches de la création artistique lorsqu'on commence sa vie en écrivain et en artiste d'occasion ? Il voudra nous faire croire qu'il n'a jamais étudié sérieusement, qu'il se serait contenté de notes rédigées à la hâte pour écrire ses livres, qu'il aurait tout appris « à force de voir, d'entendre et de courir³ ». S'il est doué, prétendra-t-il, d'un œil très sûr et d'une sensibilité esthétique peu commune, c'est par l'effet de la providence. « Guidé par mon instinct », écrit-il quelque part de ses talents de découvreur. Il n'en est rien. Sa spontanéité n'est que d'apparence. Denon est un boulimique, un travailleur acharné. Il reprenait si souvent ses textes, ses

dessins et ses gravures que ses exégètes mettront parfois des années à en démêler les différentes versions.

Le personnage est à l'image des évolutions de son temps. Il fait peau neuve. À la veille de la Révolution, le diplomate aimable du règne de Louis XV devient patriote, le libertin se mue en moraliste, mais en moraliste qui ne saurait que sourire, moins amer que Chamfort, moins cruel que Rivarol. Et ce n'est pas tout. Les mutations esthétiques des dernières années du XVIII^e siècle, la fin du « beau idéal classique », le goût de l'architecture gothique et des peintres « primitifs », la passion romantique du Moyen Âge qui traverse tout le siècle suivant, c'est un peu lui. Le style « troubadour », l'anecdote, la « couleur locale », cette nouvelle approche sensible, presque émotive de l'Histoire aussi. Pour avoir suivi Bonaparte en Égypte, pour en avoir laissé le récit le plus lu de son époque, l'exotisme, les rêves d'Orient et même la naissance de l'égyptologie, c'est à nouveau lui.

La place qu'il a occupée à la tête des établissements et des institutions artistiques de l'Empire lui donne encore plus de surface. Il a été le plus extraordinaire propagandiste de Napoléon, de ses victoires et de sa gloire. Les mémoires héritées de l'Empire, leurs puissances d'évocation, leur persistance jusqu'à nos jours lui doivent beaucoup. Il est l'un des tout premiers concepteurs de l'idée moderne de « patrimoine » telle que nous l'entendons aujourd'hui. Sans lui, on ne comprendrait rien à l'histoire et à la vie des musées, à celle de la conservation et de la restauration des œuvres d'art. Il est tout bonnement, dans le sillage du musée révolutionnaire, l'« inventeur » du Louvre. À force de voyager à travers toute l'Europe pour le compte de son maître, ce qui n'est pas sans lui être reproché aujourd'hui, il a

contribué à en faire le plus grand rassemblement d'œuvres d'art de tous les temps. Il en a initié l'organisation par périodes et par écoles, il les a cataloguées, il en a théorisé la place et le rôle dans les rapports de l'institution muséale au public et à l'apprentissage de l'art.

Par la multiplication de ses réseaux d'artistes, d'écrivains, de savants, d'archéologues et de conservateurs nourris des mêmes livres et parlant la même langue, il est l'un des tout premiers acteurs de ce que l'on pourrait appeler « l'internationale des arts et de la culture », particulièrement entre la France, l'Allemagne et l'Italie⁴. Ses voyages et ses missions de « collecte » d'œuvres au service de Napoléon, le retentissement et l'exemplarité de « son » musée ne sont pas non plus sans rapport avec l'éveil dans une grande partie de l'Europe de nouvelles consciences nationales, identitaires et patrimoniales. Dans bien des domaines, Dominique-Vivant Denon est un précurseur.

Chateaubriand, « le grand paon », n'est pas le seul à avoir fait de ses rencontres imaginaires ou réelles avec Napoléon l'étoffe merveilleuse de ses rêves⁵. « Moi et l'empereur » ! Sans Napoléon, « l'astre brûlant », la vie de Denon n'aurait pas été la même. La grande épée du grand homme a tranché dans son destin. Il l'aimera comme on aime un héros de Plutarque. Il saura par ses récits et ses talents de conteur entrer avec lui dans la légende, comme avec d'autres : avec Voltaire, avec Cagliostro, avec Robespierre, avec Goethe et les frères Humboldt, avec les rois et les reines de presque tous les pays d'Europe. La liste est longue : Louis XV pour commencer, Frédéric II de Prusse, Catherine II de Russie et son fils le grand-duc Paul en 1773, Victor-Amédée de Sardaigne en 1775, Ferdinand et Marie-Caroline des Deux-Siciles, Joseph II en 1783 à Naples, Gustave III de Suède à

Rome l'année suivante, et même le pape Pie VII en 1810. Il a tutoyé les grands. Il a été le familier de toutes les cours d'Europe. Il a tout vu, tout entendu. Sophie d'Houdetot lui a fait des confidences sur Rousseau. Il aurait même rencontré Marion Delorme, la célèbre courtisane du temps de Louis XIII, très âgée, à l'Hôtel-Dieu, alors qu'elle était morte bien avant qu'il ne naisse⁶ !

Le suivre, c'est regarder les images changeantes de la lanterne magique selon les réflexions de la lumière, les circonstances d'une vie, la vitesse du temps qui passe. À l'en croire, il a sauvé les restes du Cid, découvert des monuments que personne n'avait vus avant lui, dessiné sous la mitraille. Une balle arabe lui est passée à deux doigts du visage dans le désert égyptien. Il a manqué mourir plusieurs fois sur les champs de bataille de l'Empire. Dans ses récits de voyage, pris par son élan, il évoque des monuments qu'il n'a pas visités, des batailles auxquelles il n'a pas participé. Certaines de ses gravures copiées d'après les grands maîtres ont été vendues pour vraies. Il n'est jamais plus sincère que lorsqu'il nous trompe. Ce n'est pas le mensonge ou le demi-mensonge en tant que tel qui m'intéresse, on peut toujours en dresser la liste comme à un bon élève son tableau d'honneur, c'est ce qu'il dit de celui qui le prononce. L'homme se révèle à la façon dont il ment.

NOTES

Notes de l'avant-propos, p. 13

Page 15 1. L'ouverture de 1812 est moins cynique que celle de 1777, c'est peut-être pour cela que je la préfère. Elle témoigne certainement d'une évolution de sensibilité de son auteur. On n'écrit pas de la même façon à 30 et 65 ans. Le conte est réédité une première fois en 1780, sans nom d'auteur, dans un recueil de Dorat : *Coup d'œil sur la littérature ou collection de différents (sic) ouvrages tant en prose qu'en vers*, Paris, chez P. F. Gueffier, seconde partie, p. 227-260. Pour l'édition de 1794 rééditée en 1800, qui est une variante érotique et clandestine de celle de 1777 : *La nuit merveilleuse ou le nec plus ultra du plaisir*, sans lieu ni date, ni noms d'éditeur et d'auteur. À la fin du conte, le narrateur couche également avec la servante de Madame de T. ! Pour celle de 1812, toujours sans nom d'auteur et presque aussi confidentielle que celle de 1777 : *Point de lendemain*, Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné, 1812, in-18, 52 p. Le conte de Denon un peu arrangé par Balzac pour la circonstance paraît à nouveau dans la première édition de sa *Physiologie du mariage*, Paris, Levavasseur et Urbain Canel, 1830, t. 2, « Méditation XXIV : principes de stratégie », p. 175 *sq.* Un exemplaire de l'édition de 1812 du conte lui aurait été donné par le baron Dubois, l'ancien chirurgien de Napoléon. Celui-ci, raconte Balzac, aurait été témoin, lors d'un dîner donné en 1812 par l'architrésorier de l'Empire Lebrun, du récit qu'en aurait fait Denon et en aurait reçu un exemplaire, parmi les vingt-cinq que Denon aurait fait imprimer chez Pierre Didot à l'intention des convives. Ce petit conte « vraiment délicat » écrit encore Sainte-Beuve dans le portrait qu'il consacre en 1852 à Charles Nodier : *Portraits littéraires*, Paris, Didier, I, p. 451-452. Dans sa préface à l'une des rééditions de l'édition de 1812 (Strasbourg, veuve Berger-Levrault, 1862), le bibliographe alsacien Charles Mehl attribue à tort le conte à Dorat. Ce dernier l'aurait écrit d'après une aventure qui serait arrivée à Denon lui-même. Ce n'est qu'en 1866 (*Le Fond du sac ou recueil de*

contes en vers et en prose et de pièces fugitives, Paris, Leclère), puis en 1876 (*Point de lendemain, conte dédié à la reine*, Paris, Isidore Liseux), que les deux préfaciers de l'édition de 1777 – Ernest Gallien, l'un des fondateurs de la Société des Amis des livres puis l'imprimeur libraire Auguste Poulet-Malassis – attribuent définitivement le texte à Denon.

2. Catalogue de la vente André Breton, 17 avril 2003.

3. Entre autres : « Bibliothèque de la Pléiade » (*Romanciers du XVIII^e siècle*, II, 1965) et Les Belles Lettres (1993). Pour les éditions les plus récentes : Mille et Une Nuits en 2002, L'Escalier qui publie en 2019 les deux textes de 1777 et de 1812. L'édition de référence reste celle de Michel Delon (Paris, Gallimard, « Folio classique », 1995, rééd. 2023). Vient de paraître du même auteur : *La Nuit merveilleuse de Vivant Denon* (Paris, H & O, 2026). Un très bel essai et l'un des meilleurs textes critiques sur le conte de Denon. Voir également : Catherine Cusset, « Lieux du désir, désir du lieu dans *Point de lendemain* de Vivant Denon », in *Études françaises*, 32-2, 1996, p. 31-40.

4. Pour les illustrateurs : Paul Avril en 1889, Michel Boucher en 1920, Carlègle en 1929, Antoine Calbet en 1934, Michel Ciry en 1942, Maurice Leroy en 1944, Jean Gradassi en 1951.

5. *Point de lendemain*, Paris, Desjonquères, 1995.

Page 16 6. *Ibid.*, p. 37.

Page 17 7. Prince de Ligne, *Œuvres romanesques*, t. 1, Honoré Champion, 2000, p. 170.

8. Voir les vingt-trois planches gravées de *L'Œuvre priapique* de Denon, à Paris, chez N. C. Aubourg, hôtel Bullion, rue Jean-Jacques-Rousseau (début 1794) sans doute très vite retirées de la vente et qui ne seront rééditées qu'en 1870, à Paris, chez Barraud. Sous la Révolution, le sexe était devenu contre-révolutionnaire. Et cependant Denon s'amuse. Deux de ces gravures sont drôlement inspirées des *Voyages de Gulliver* de Swift : « Le roi phallus malade et défait » et « Le Phallus phénoménal ». La plus récente édition de *L'Œuvre priapique* est allemande : Hans Jürgen Döpp, édition de l'œil, 2011.

9. *Pages d'un journal de voyage en Italie*, éd. Elena Del Panta, Paris, Le Promeneur, 1998, p. 41.

Page 18 10. *Point de lendemain, op. cit.*, p. 45.

11. *Ibid.*, p. 48.

Page 19 12. *Ibid.*, p. 35.

13. Milan Kundera, *La Lenteur*, Paris, Gallimard, 1995, p. 15 sq. Je remercie Pierre Assouline de m'avoir signalé par amitié ce merveilleux essai que je ne connaissais pas.

14. Voir sa *Lettre à Ménécée*, in *Épicure, Lettres et Maximes*, Paris, PUF, 2003.

15. *Ibid.*, p. 59.

Page 20 16. Je pense à la formule de Roland Barthes : « Le langage est une peau qui tremble de désir », in *Fragment d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977.

17. Buffon, dans l'un de ses discours à l'Académie française en 1757. Buffon meurt en 1788. Il est très possible que Denon l'ait connu à Paris ou à Montbard. Voir là-dessus l'article de Jacques Dürrenmatt, « Le style est l'homme même. Destin d'une buffonnerie à l'époque romantique » (université de Toulouse-le Mirail). « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme » dit encore Blaise Pascal (*Pensées diverses III*, éditions de Port-Royal, 1678, n° 41, p. 335-336).

18. *Point de lendemain*, *op. cit.*, p. 50.

Page 21 19. *Voyage au royaume de Naples*, éd. Mathieu Couty, Paris, Perrin, 1997, p. 49.

20. Lady Morgan, *Le Livre du boudoir*, Paris, Ch. Gosselin, 2 vol., 1829, I, p. 403. L'auteur situe la scène sous la Restauration, en 1819.

Notes de l'introduction, p. 23

Page 24 1. Chamfort, *Maximes et pensées*, préface d'Albert Camus, Paris, Gallimard, 1970, n° 396, p. 117.

Page 25 2. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, édition du Centenaire, Paris, Flammarion, 1992, t. 1 : « Préface testamentaire. »

Page 27 3. Selon l'expression du ministre de l'intérieur Roland qui fustigeait le savoir des marchands dans une lettre du 16 janvier 1793, citée par Dominique Poulot, « La naissance du musée », in *Aux armes et aux arts ! 1789-1799*, dir. Ph. Bordes et R. Michel, Paris, Adam Biro, 1988, p. 214.

Page 29 4. Voir Bénédicte Savoy, *Patrimoine annexé. Les biens culturels saisis par la France en Allemagne autour de 1800*, Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'homme, 2003 (version Kindle), I, p. 32.

5. D'après le titre que donne Julien Gracq à sa préface aux *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand : « Le grand paon », *op. cit.*, t. 1.

Page 30 6. Le propos est rapporté par la duchesse de Maillé, in *Souvenirs des deux Restaurations*, Paris, Perrin, 1993, p. 157.